

Romain Fustier

La poésie est

La poésie est-elle réactionnaire ? Cette question est précédée par une autre question à laquelle je ne sais pas trop répondre : qu'est-ce que la poésie, au fond ?

J'aimerais m'en tirer par cette pirouette : la poésie est son histoire et ce qu'elle sera. Et je souhaiterais aussi restreindre le champ d'investigation au domaine de la poésie française, en partant non d'une définition territoriale et / ou identitaire – les frontières se sont déplacées au fil du temps –, mais d'un présupposé linguistique, à défaut de faire mieux. Après tout, appartiennent à la poésie française ceux qui choisissent d'y appartenir.

Je m'aperçois alors que se pose également le problème de l'origine. Quand la poésie française est-elle vraiment née pour moi ? Vers 880, avec la *Séquence de sainte Eulalie*, écrite en langue romane ou ancien français ? En 1549, avec la *Défense et illustration de la langue française* de Joachim du Bellay ?

Ce qui ne répond toujours pas à cette question : qu'est-ce que la poésie, au fond ?

Difficile de trancher. Généralement, je préfère tenter de déterminer ce qu'est un poème, car le poème a le mérite d'apparaître concrètement sur la page, dans sa matérialité.

Ainsi donc, les poèmes sont-ils réactionnaires ? Ou plutôt, puisque la chose paraît sous-entendue, à dire vrai implicite : les poètes sont-ils réactionnaires ? Et qui sont-ils, ces poètes ? Des créateurs de langage ? Des écrivains qui font de la poésie ? Des auteurs dont l'œuvre est pénétrée de poésie ?

Les poètes actuels souhaiteraient-ils revenir à une situation passée, ce qui ferait d'eux des réactionnaires, selon la définition communément admise ? Je ne le pense pas. Et à quelle situation passée, si je me trompais, feraient-ils référence ? Une situation réelle, ou bien une situation fictive, qui correspondrait davantage à la légende qu'ils auraient construite ?

Cette réaction – si la poésie était réactionnaire – serait-elle à entendre dans le sens d'une réaction sociale, morale, économique, politique ? Peut-on parler d'une poésie révolutionnaire, ou progressiste, ou même conservatrice ? Et si tel est le cas, quelle correspondance entretient-elle avec le social, l'économique, le politique ? Une poésie révolutionnaire ne peut-elle pas être réactionnaire sur le plan politique ? Des futuristes italiens ont pu soutenir le fascisme. La poésie d'Aragon, conservatrice dans sa forme à partir de la Seconde Guerre mondiale, s'est bien voulue progressiste en ce qui concerne le social.

Je ne sais pas si la poésie présente est réactionnaire. Ce que je crois, en revanche, c'est qu'elle doit accepter ses contradictions. Sinon, elle cède à l'esprit de système, alors même qu'elle s'avère précisément une objection à l'esprit de système. La poésie est sans doute cela : une objection radicale à ce qui la contredit, une affirmation face à ce qui la nie.

Ce qui ne résout en rien le flou sémantique autour du terme « réactionnaire ». Voulons-

nous parler de pensée réactionnaire ? La poésie serait-elle alors liée à une pensée réactionnaire ? La poésie serait-elle-même assimilable à une pensée ? La poésie serait-elle une sorte de pensée sentie ? Sans doute, mais cette question appellerait un long développement qui nous éloigne de notre sujet.

La pensée réactionnaire, si je m'en tiens à l'acception courante, se reconnaît par le rejet que lui inspire le présent. Mais, là encore, de quel présent s'agit-il ? Du présent économique, politique ? Du présent de la poésie même ? Rejeter le présent revient-il pour autant à rejeter le présent de la poésie ? La poésie ne s'opposerait-elle pas au présent qui n'est pas le présent de la poésie quand celui-ci la contredit ? Et le présent ne nierait-il pas le présent de la poésie ?

Pour la pensée réactionnaire, le contemporain est souvent perçu comme décadent. Une poésie réactionnaire serait donc, si l'on suit un tel raisonnement, une poésie imaginant s'acheminer vers la ruine – une poésie consciente de son propre déclin, en quelque sorte. Mais la poésie continue d'exister et de ne pas mourir, et ceux qui ont déclaré, dans les années soixante-soixante-dix, qu'elle était morte, voire qu'elle n'existait pas, se sont trompés. Ou la poésie ne chute pas, ou alors elle n'en finit pas de se relever. Peut-être même danse-t-elle encore plus rageusement sur le pont, vêtue dans le sentiment tragique qui l'habite, quand elle observe le bateau du temps où elle voyage en train de couler.

Une poésie réactionnaire serait-elle ainsi une poésie qui pense que le présent s'achemine vers la ruine ? Ce qui ne signifierait pas, soit dit en passant, qu'elle se voit elle-même comme s'acheminant vers le déclin.

Mais revenons à ce terme « décadent », et souvenons-nous qu'il fut utilisé jadis au sujet de poètes à la limite du symbolisme, des poètes que nous pourrions qualifier, pour simplifier, de pessimistes. Ce qui, par rebond de pensée, m'amène à poser cette autre question : la poésie serait-elle pessimiste ? Et si la poésie était pessimiste, serait-elle pour autant réactionnaire ? Il est probable que la poésie n'est pas par nature plus pessimiste qu'optimiste. Quand elle vient à montrer la noirceur, cela ne signifie pas qu'elle est noirceur. Il ne faut pas confondre le diagnostic de la maladie et la maladie même.

Pessimisme contre optimisme, déclinisme contre progressisme, tout est affaire de point de vue, de tempérament, d'époque. Les chantres de l'optimisme, en matière de politique, par exemple, sont-ils aussi progressistes qu'ils le déclarent ? Ne sont-ils pas conservateurs lorsque nous arrivons sur le terrain social ? Toute ressemblance avec la période actuelle, etc.

Considérons un instant le décadentisme de la fin du dix-neuvième siècle. De nombreux poètes pensaient alors assister à la fin d'un monde, après l'humiliation de la défaite de 1871 – ce qui, au passage, ne signifie pas la fin « du » monde. Le sentiment de déliquescence qui les habitait ne les empêchait pas de croire en la poésie, au point de redoubler de recherches et de raffinement dès qu'il était question de style. S'ils rejetaient leur présent, rejetaient-ils pour autant le présent de la poésie ?

Il est surprenant que Charles Baudelaire soit à la fois considéré comme le précurseur du mouvement décadent et un pionnier de la modernité poétique. La poésie se doit d'accepter ses contradictions, disais-je, et son histoire ne doit pas être lissée, aseptisée.

Pour être réactionnaire, encore faudrait-il que la poésie prône un retour vers le passé. Je ne pense pas que la poésie contemporaine souhaite un tel retour : elle me semble au

contraire pleinement être de son temps. Vous me direz qu'il existe encore des poètes du dimanche, des rimailleurs-rameurs du compte d'auteur, mais nous sortons avec eux de notre champ d'action.

Et quand bien même. Les poètes de la Pléiade, Du Bellay en tête, qui affichaient leur volonté de redécouverte de la culture antique, décidés qu'ils étaient à rompre avec leurs prédécesseurs, la poésie médiévale, auraient-ils été taxés de réactionnaires ? Si je ne m'abuse, l'histoire littéraire parle de Renaissance. Impossible donc de trop simplifier.

A-t-il existé, au demeurant, une époque désirable pour la poésie ? Et que serait une époque désirable pour la poésie ? Une époque où elle serait davantage lue, rencontrerait le succès comme les gens le disent d'un interprète de variétés ? Une époque où les poètes vivraient de leur art, deviendraient des fonctionnaires d'État ou bien les protégés de mécènes, comme La Fontaine entra jadis au service de Fouquet ? Ce dernier ne fut-il pas emprisonné, privé de ses biens lorsque Louis XIV le jaloua ? Cette course à la reconnaissance sociale n'est-elle pas condamnée à l'avance, aussi vaine que ridicule ?

Un poète ne devrait-il pas rester méfiant envers le pouvoir, se tenir à distance de la vie de Cour, y compris des cours de province, quand elles distribuent bourses d'écriture et petits fours dans les vernissages d'art contemporain. Vaste question qui n'est plus notre question, mais qui mériterait d'être posée ultérieurement.

Et si le poète se retournait sur le passé, ne serait-ce pas un passé idéalisé ? Y a-t-il eu un âge d'or de la poésie ? La période de la Résistance, comme certains le prétendent ? Ne serait-ce pas une fiction parmi d'autres ? Et si tel était le cas, pas certain qu'il faille regretter cette période, ou que la poésie y ait gagné en qualité. La poésie ne doit pas nous faire oublier tout le reste.

Autre problème : il n'est plus possible aujourd'hui d'employer le terme « réactionnaire » sans être renvoyé à un contexte polémique. Le mot même est miné par son suremploi à tort et à travers, peu à peu vidé de son sens par le journalisme bas de plafond, la logorrhée *low cost*. Les folliculaires et écrivassiers bas de gamme, les bavards de chaîne d'infos en continu l'ont préempté, en ont fait la marque déposée dont ils affublent tout détracteur. Quiconque s'oppose à la marche triomphale de ce qu'ils incarnent peut être frappé de cet anathème. La poésie, heureusement pour elle, en est exemptée, puisqu'elle n'intéresse pas ces gardiens du bon goût, ces défenseurs de la Vérité.

Mais imaginons un instant, par fantaisie, que ces hérauts du Bien s'intéressent à notre pratique, et usons de la grille de lecture qu'ils appliquent au monde. Pourraient-ils reprocher à la poésie son apologie de l'ordre moral ? Son obsession de l'identité ? Je ne le crois pas. Les poètes d'ici n'ont rien contre les poètes d'ailleurs, et la traduction, si je puis m'exprimer ainsi, est internationaliste. La poésie échapperait donc à leurs catégories.

Si nous creusons un tantinet, les choses se gâtent. Il pourrait en effet être reproché à la poésie ses croyances nostalgiques : partage, lenteur, mélancolie, etc. Des valeurs *has been* pour les décideurs, comme ils se nomment eux-mêmes entre eux. Sans compter que les poètes se montrent souvent sceptiques ou du moins dubitatifs quant à l'évolution de la société et du monde, et leur fascination pour le monde nouveau, au cours de l'Histoire, ne les empêche pas de se retourner vers le passé. L'exemple d'Apollinaire, féru à la fois de poésie médiévale et d'avant-garde, est révélateur.

Qu'en est-il aujourd'hui ? Force est de constater que les héros des poètes actuels sont rarement Donald Trump ou Pierre Gattaz, ni même les *start-uppers*, qui nous sont présentés comme le nec plus ultra, le summum de la réussite, l'élite de l'élite. La poésie semble échapper une fois de plus à ce qui voudrait la cerner.

Et puis les poètes remettent de l'ordre dans le chaos de la vie, préfèrent l'autorité d'un dictionnaire à la langue de bois, au français d'aéroport, à la bafouille médiatique-toc. Il paraît même que d'aucuns ont un souci des racines, sont capables d'aller farfouiller du côté d'un poète baroque inconnu qui n'aurait même pas été capable de prévoir l'arrivée de l'*open space*, d'anticiper sur les tendances à venir, de mener des études de marché avant d'écrire et de publier. C'est un peu comme ces enseignants ringards qui se piquent de décortiquer un poème de Louise Labé avec des collégiens. Pas à la page.

Au fond, interroger la dimension possiblement réactionnaire de la poésie nécessite de s'interroger sur son envers, la croyance dans le progressisme. Là encore, le terrain est miné. Il faudrait déjà distinguer progrès et progressisme, comme il est permis de distinguer modernité et modernisme. Le progressisme traduit surtout un esprit de système : il est idéologique. Le progrès reste un horizon : il stimule la création.

Intellectuellement, profondément, viscéralement, la poésie est, selon moi, du côté du progrès. Elle devient une conviction dogmatique quand un courant prétend faire le vide autour de lui, ou quand elle s'oublie elle-même pour imposer aux poètes une conviction dogmatique. Les excommunications successives voulues par Breton rappellent les oukases politiques. Mais s'agit-il alors d'un enjeu littéraire, ou plutôt de sa contamination par les logiques de pouvoir ?

Car oui : même marginale, la poésie n'échappe pas aux logiques de pouvoir. Elle n'est pas toujours épargnée par les querelles d'égos et autres mesquineries. Aujourd'hui, il s'agit de se partager – parfois se disputer – les bas morceaux de la politique culturelle, sur fond de subventions qui tiennent de plus en plus de l'obole. Elle est une niche économique où certains se battent pour des os quand il faudrait arracher ses chaînes.

La poésie renvoie à notre humaine condition, sa grandeur et sa misère. Elle est faite par des poètes qui la perdent quelquefois de vue quand ils posent leur stylo. S'inventer des ennemis permet de se rassurer au sujet de sa propre pratique : les querelles esthétiques, au fil des siècles, n'ont pas toujours été qu'esthétiques. Et la poésie contemporaine n'y échappe pas non plus. Toute anthologie publiée, toute histoire récente de la poésie est perçue comme une tentative d'imposer un récit, une vision, qui laisse des morts-vivants sur le bord de la route. Parce que les poètes aussi ont besoin d'exister, ni plus ni moins que le reste du commun des mortels. C'est d'ailleurs leur tendon d'Achille.

Ce qui explique mon agacement face aux minauderies d'auteurs, ai-je déjà écrit ailleurs, car aucun auteur n'est indispensable. À l'échelle de l'histoire de la poésie française, même à l'échelle d'un siècle, tous les poètes sont des poètes mineurs. L'important, c'est que des livres paraissent pour le temps présent. La poésie dépasse les poètes eux-mêmes, ce qui n'est pas plus mal. S'interroger sur la poésie en général comme je le fais à l'instant comporte donc une part de vanité, une autre d'impuissance, et je ne peux qu'effleurer le sujet. Autant le savoir avant de s'asseoir face au clavier de l'ordinateur. J'ai conscience que je ne livre ici que des suppositions. J'ai toutefois l'intuition que la poésie n'a pas besoin d'être réactionnaire, ni de répondre à ceux qui la considéreraient comme réactionnaire, dans la mesure où elle n'est pas menacée de disparition. Je ne

crois pas que nous puissions manquer de poètes et que l'apparente érosion du lectorat lui porte un coup fatal. Elle traverse les millénaires depuis l'*Épopée de Gilgamesh*, et nous n'en avons pas fini avec elle. Elle est une permanence en mutation, ou en mutation permanente.

Antoine Emaz, dans le n° 175 de la revue « Décharge » a dit la chose mieux que je ne pourrais le dire ici : « *Sans doute la poésie évolue-t-elle (plus qu'elle n'avance ou progresse, recule ou décline) par refus et rejets : on taille dans le mort et le vif pour faire place à du différent, parfois du neuf* ». Rien à ajouter.

Plus intéressant serait alors de s'interroger sur un éventuel malaise actuel qui nous fait nous interroger sur le côté prétendument réactionnaire de la poésie. Que se passe-t-il ? Serait-ce un climat général ?

L'époque, en effet, semble avoir des comptes à régler. Mais croire qu'elle a seulement des comptes à régler avec la poésie serait une erreur. L'intellectualité, la culture en général (à ne pas confondre avec le culturel ou l'*entertainment*, un anglicisme fumeux) subissent nombre d'attaques. Au mieux, elles sont traitées avec mépris ou avec indifférence. Au pire, elles sont laminées.

La poésie fait partie de ces anomalies qui ne se soucient pas en premier chef de rentabilité. Il est fréquent de croiser tel ou tel notable animé d'un esprit de vengeance contre les choses de l'esprit. Je me souviens, par exemple, de cette phrase ahurissante lancée par un député Les Républicains, Alain Marsaud, début 2017 : « *On n'a pas besoin d'artistes. C'est tous des casse-couilles et des gauchos* ».

C'est à peine mieux de l'autre côté de l'échiquier, parmi les doctes représentants des sciences de l'éducation qui ont pu inspirer Najat Vallaud-Belkacem et ses sbires experts en lavage de cerveau. Dans l'Éducation Nationale, sous le règne des petits chefs, réfléchir et faire réfléchir peut devenir contraire aux usages, à la bienséance – une sorte d'étrangeté.

L'anti-intellectualisme primaire n'est souvent qu'un complexe d'infériorité déguisé, le masque de la haine et du ressentiment. Et du monde se bouscule dès qu'il s'agit de se vautrer dans la médiocrité, qui est tellement moins dérangeante, plus rassurante que les productions de ceux qui demandent un effort de lecture, d'attention.

Or la poésie est de ces pratiques, de ces créations décalées qui échappent aux canons de l'utilité triste, aux étiquettes mêmes que s'avèrent finalement les termes « réactionnaire », « progressiste », « conservateur » ou « révolutionnaire ». Elle n'a pas besoin de culte du passé ni de foi dans l'avenir : elle se tient droite, debout, présentement.

Romain Fustier est né en 1977 à Clermont-Ferrand. Vit à Montluçon. Professeur de lettres modernes en collège. Secrétaire syndical pour l'Allier. Il anime, avec Amandine Marembert, la revue & les éditions *Contre-allées*. Poète. A publié récemment : *Infini de poche* (Henry, 2013) ; *Bois de peu de poids* (vol. 1 & 2, Lanskine, 2016 et 2017).